

Exemplier

Observations rédigées par des étudiants sur *La peste* de Camus

(Note : nous n'avons pas corrigé les fautes commises par les étudiants.)

Observations sur des images et des personnages

Images

« Le fléau de Dieu »***

La signification du fléau dans ce cas-ci, provient du contexte de l'agriculture où le fléau est utilisé pour le battage des céréales, il sert à séparer la paille des grains. Dans ce cas-ci le fléau est tenu par Dieu qui sépare ceux qui sont des personnes justes des méchants. Dieu est celui qui décide de prendre le fléau et de séparer tout comme l'agriculteur. C'est une image qui est fascinante, car il y a plusieurs éléments de comparaisons possibles qui nous font mieux comprendre l'idée que démontre l'image.

La peste est le fléau de Dieu qui trie les hommes.***

À la page 130, le père Paneloux présente la peste comme étant le fléau de Dieu. Cette image parle beaucoup, car il s'agit aussi d'une métaphore. Un fléau, en agriculture, est un outil utilisé pour séparer le bon grain de l'ivraie. Dans cette métaphore, Paneloux compare la peste au fléau: Dieu serait l'agriculteur, la peste serait le fléau et les hommes seraient le grain et l'ivraie. En envoyant la peste à Oran, Dieu aurait pour but, selon Paneloux, de séparer les hommes bons des méchants. C'est aussi une image intéressante parce que le mot fléau possède un double sens soit celui d'outil d'agriculture et celui catastrophe qui ravage la terre.

« ... l'enfant prit dans le lit dévasté une pose de crucifié grotesque »***

J'ai trouvé la comparaison entre le petit garçon et un crucifié grotesque assez bouleversante. En effet, cette comparaison a éveillé en moi l'image troublante d'un garçon tordu de douleur sur son lit de mort, tel Jésus sur sa croix. Elle représente aussi toute l'injustice de la maladie qui frappe. En effet, le pauvre petit était tout à fait innocent, d'où l'utilisation du terme « grotesque ».

« pour l'avoir vue tant de fois s'asseoir à notre table ou au chevet de ceux que nous aimions »***

L'image de la peste comme faisant partie du quotidien, voire même de la famille, est frappante. En effet, cette personnification démontre l'omniprésence de la maladie, comme si elle les suivait partout où les citoyens allaient. Je peux facilement imaginer une faucheuse, un peu comme l'image que l'on se fait de la mort, attendant patiemment au pied du lit des malades. Bref, cette image m'a fait réfléchir.

Personnages

Le docteur Rieux*** / Le père Paneloux**

Dans ce livre, le docteur Rieux est l'un des personnages principaux et il est aussi le narrateur du livre où il parle à la troisième personne. Il est un athée comme l'auteur du livre, donc il reflète les idées et le point de vue de Camus. Étant un athée ainsi qu'un docteur, Rieux représente l'opposé de la religion, car il est une personne qui croit au concret et à la pratique, comme son métier qui est la médecine. Lorsqu'il veut soigner ses patients, il va les voir et essaye de les soigner, c'est un rapport humain. Il ne veut pas seulement bien faire son métier, il veut trouver un sérum pour guérir le monde de la peste. Je trouve ce personnage très intéressant, car je me reconnais en lui, je suis une personne qui aime le concret et les sciences comme Rieux. Je préfère beaucoup plus la pratique que les choses plus abstraites.

Le père Paneloux est aussi l'un des personnages principaux, cependant il représente tout le contraire du docteur Rieux. Il est la vision de la religion, le père Paneloux voit le fléau comme n'étant pas seulement un mal, mais c'est aussi une occasion de se tourner vers Dieu, suivre le droit chemin et se tourner vers la religion. Il choisit la voie de la foi plutôt que celle de la médecine pour contrer la peste et cela même à son dernier souffle où il refuse les soins du docteur Rieux. Ce personnage est intéressant, car j'ai toujours été sceptique par rapport à la religion et donc sceptique par rapport à ce que le père Paneloux projette dans le livre. Il est en quelque sorte l'opposée de mes idées et de ce que je pense.

J'ai adoré le personnage de Rieux dans ce récit. En effet, il a incarné le parfait médecin, c'est-à-dire un symbole de confiance et d'humanisme. Il a tout tenté pour aider ses semblables malgré le fait qu'il pouvait tomber lui-même malade à tout moment, voire mourir, le tout sans jamais baisser les bras. Ce personnage m'a donné confiance en l'humanité dans des moments pareils, où l'individualisme est omniprésent et où peu de gens peuvent se vanter d'avoir réalisé un tel exploit. La mort de sa bien-aimée m'a également beaucoup touchée.***

Le docteur Bernard Rieux***

J'ai retenu le docteur Rieux, car je trouve que c'est un personnage admirable qui sait garder son sang-froid peu importe la situation. En effet, le docteur est admirable parce qu'il se sacrifie entièrement à aider l'humanité. Il est évident que le docteur est un amoureux des humains et qu'il ne souhaite que leur bien. Il est aussi admirable qu'il ait su mettre ses propres problèmes de côté pour s'occuper de ceux des autres. Il est vraiment un modèle pour quiconque vivant en société, c'est-à-dire quelqu'un qui n'est pas individualiste et qui sait faire preuve de solidarité et de fraternité. Aussi, autant il a été facile pour lui de choisir d'aider les autres plutôt que de penser à son bonheur personnel, autant il ne juge pas ceux comme Rambert qui cherchent à retrouver le leur.

Le journaliste Rambert***

Le journaliste Raymond Rambert est un personnage intéressant, car il incarne la réaction que la plupart d'entre nous aurions probablement eue dans une telle situation. En effet, je crois que si j'avais été enfermée dans une ville qui n'est pas la mienne j'aurais cherché à fuir pour ne pas sacrifier mon bonheur. Toutefois, j'aurais probablement vécu le même dilemme que Rambert et j'aurais sans doute réalisé que si je voulais être honnête avec moi-même je devais rester. En effet, Rambert admet qu'il aurait honte d'être heureux seul sans avoir fait quelque chose pour aider les autres. C'est donc tout le cheminement que fait Rambert qui le rend si intéressant. Rambert devient le représentant de la grosse majorité des gens d'Oran qui suivent le même cheminement de pensée que Rambert et qui, vers la fin, décident que, s'ils veulent encore pouvoir se regarder dans le miroir, ils doivent agir.

Cottard*

Cottard m'intrigue beaucoup, on rencontre le personnage alors qu'il vient d'essayer de se suicider. Mais il laisse une note sur sa porte indiquant qu'il est pendu, ce qui me laisse comprendre qu'il voulait être sauvé sans savoir comment demander de l'aide. Par la suite, il tire bonheur du malheur de tout le monde dû à la peste. Il en profite même pour faire son trafic en toute tranquillité. Il ne veut pas que le fléau finisse sinon ça va être la fin de son trafic et les poursuites contre lui vont recommencer. Cottard est la représentation parfaite des individus égoïstes dans toute société.

Observations sur des sentiments et des états d'âme

La solitude**

La peste met la ville en exil. On n'y rentre pas et on ne quitte pas. Alors pour certaine personne, c'est la solitude qui s'installe. Des couples sont séparés, des parents de leurs enfants, et ils ressentent tous la solitude, la vraie. Leur relation, quoi qu'elle en soit, devient la plus importante à leurs yeux. Les conjoints deviennent jaloux, les enfants inquiets pour leurs parents. Lorsqu'une personne est seule et voit la possibilité que cette situation perdure, elle prend peur. Personne ne veut être seul, et ces personnes qui avaient pris leur relation pour acquis, l'on comprit.

L'amère nostalgie de l'exil**

Cet état d'âme est celui qui habite les habitants d'Oran après la fermeture de la ville lorsque, lentement, ils réalisent que leurs proches se trouvant à l'extérieur sont véritablement séparés d'eux et qu'ils pourraient ne les revoir qu'après une année entière, ou même jamais s'ils mourraient. Ils se sentent alors comme exilés dans leur propre ville, isolés du reste du monde, prisonniers, et ressassent sans cesse leurs souvenirs du temps passé avec ceux qu'ils aiment. Cependant, comme ils ne savent même pas s'ils vont les revoir un jour, ces souvenirs ne font que les hanter et les faire souffrir, et ils reviennent fatalement aussitôt qu'ils essaient de s'occuper l'esprit avec autre chose. Cet état d'âme est quelque chose auquel on ne s'attend pas et qui ne laisse pas le temps de dire adieu à ceux qu'on aime, de leur montrer qu'on les apprécie vraiment avant d'être séparé d'eux. Il représente une grande misère en marge de la peste qu'on a tendance à oublier dans des tragédies du genre, nous rappelant que la douleur vient non seulement du fléau, mais aussi de la solitude.

Le sentiment d'exil, de séparation et de solitude**

Cette sensation que l'on ressent lorsqu'on est coupé du monde doit être terrible. Ce n'est pas seulement le fait d'être séparé, mais aussi de ne plus pouvoir communiquer. En plus de ne plus pouvoir sortir ou entrer de la ville, les habitants ne peuvent même plus recevoir de nouvelles de leurs proches puisque le courrier n'est plus acheminé. Seuls les télégrammes permettent une certaine communication restreinte. Certainement, tout le monde un jour s'est senti seul. Je crois que c'est un des pires sentiments que l'on peut ressentir, celui d'avoir envi de serrer quelqu'un dans ses bras sans pouvoir le faire. Lorsqu'on est attaché à une personne, on a envi de lui parler, de la sentir près de soi, de lui écrire ou juste de la voir. Dans le roman de Camus, aucune de ses actions n'est réalisables. C'est à ce moment que l'on sent vraiment qu'on est en exil.

Le regret**

L'auteur démontre cet état d'âme en disant par la voix du narrateur : « il lui demandait pardon, il aurait dû veiller sur elle et il l'avait beaucoup négligée ». Ce passage me met dans un état d'âme de regret, car il est décrit que le docteur Rieux a négligé sa femme et qu'il n'aurait pas dû. Il est sans doute triste de s'être trop concentré dans son travail de docteur et pas passé suffisamment de temps avec sa femme. C'est cela le regret, de regretter quelque chose qu'on n'a pas fait ou que l'on a perdue. Cet état d'âme m'a particulièrement touché, car je la ressens souvent. Il m'arrive d'être dans cet état lorsque je dois, comme le docteur Rieux, négliger des personnes ou des choses que j'aime à cause des devoirs dans lesquels je me suis engagé.

L'horreur de voir un enfant souffrir avant de mourir***

L'agonie du fils du juge Othon est le passage du livre qui m'a le plus touchée. En effet, la scène était si triste et si bien décrite que j'avais moi-même le cœur gros. Bien entendu, la maladie et la souffrance ne sont souhaitables pour personne. Toutefois, lorsque la peste s'en prend à un enfant, un être innocent et sans défense, cela semble plus difficile à supporter sans même être un parent soi-même. En effet, je crois qu'il est toujours douloureux de voir quelqu'un qu'on aime souffrir, mais tous les parents du monde s'entendent pour dire qu'il n'y a rien de pire que de voir son enfant souffrir et de rester impuissant face à cette situation. Ce passage du livre est si intense qu'il ébranle les croyances et la foi de Paneloux. Cela nous montre comment il est difficile de continuer à croire en un Dieu bienfaiteur lorsqu'on voit un innocent à l'agonie.

Le sentiment d'être mis à l'épreuve***

À la suite de la mort de l'enfant, le père Paneloux change sa façon de pensée et sa vision du mal. Il l'interprète d'une toute autre manière. Il croit plutôt que le mal utile constituerait le test ultime pour la foi. Il se sent mis à l'épreuve comme s'il devait faire le choix de continuer ou arrêter de croire en Dieu. Ce sentiment doit être insoutenable, car il est dur d'admettre que la vision que l'on a des choses, et ce depuis très longtemps, n'est pas la bonne. Cela est difficile à cause de l'orgueil, mais également parce qu'à la suite de cette prise de conscience, on peut remettre en doute beaucoup d'autres visions que nous avons de la vie. On doute de nous même et de notre capacité à interpréter les événements qui nous arrivent.

Le débordement de joie qu'éprouvent les gens à la fin de l'épidémie

«La provision de vie qu'ils avaient faite pendant ces mois où chacun avait mis son âme en veilleuse, ils la dépensaient ce jour-là qui était comme le jour de leur survie.»***

À la fin du livre, lorsque la ville n'est plus fermée et que l'épidémie est terminée, les gens sont tellement soulagés et heureux que ce cauchemar soit enfin terminé qu'ils font la fête partout dans la ville. Cette joie est vraiment contagieuse même pour le lecteur quand celui-ci termine sa lecture. En effet, après m'être plongée dans la lecture du roman plutôt triste et angoissant, je n'ai eu aucune difficulté à ressentir la joie et le soulagement ressentis par les habitants d'Oran. J'ai identifié plus haut une phrase qui, je trouve, illustre bien ce débordement de joie. En effet, j'aime l'image de "provision de vie" qu'utilise Camus pour nous décrire comment se sentent les survivants de la peste. Pendant de longs mois, ils ont dû cesser de vivre comme ils le faisaient normalement pour ce mettre sur un mode plutôt de survie. On peut donc facilement s'imaginer la joie ressentie après de longs mois d'angoisse.

Observations sur des idées

Le mal est un châtement mérité.

Dans son premier discours, le père Paneloux tente d'expliquer aux habitants d'Oran que le mal n'est qu'un châtement pour ceux qui n'ont pas été pieux. Cette idée a retenu mon attention, car je suis totalement en désaccord avec cette idée chrétienne du mal. Je ne pense pas que Dieu ou n'importe quelle autre puissance laisse le mal s'abattre sur de pauvres gens simplement parce qu'ils ne sont pas assez pieux. En plus, tout le monde sait que le mal comme la maladie peut s'abattre aussi bien sur un méchant que sur un innocent. Je ne suis pas d'accord avec le fait que l'on justifie le fait que le mal s'abat sur un méchant en affirmant qu'il le méritait et qu'on ne puisse pas justifier le fait que le mal s'abat sur un innocent. Je crois plutôt qu'il n'y a aucune explication, aucune logique, que nous, les humains, on ne peut tout simplement pas expliquer ce fait. Je croirais davantage au hasard qu'au fait que Dieu utilise le mal comme instrument pour punir les méchants.

L'idée que le mal est une punition de Dieu et qu'il choisit ses victimes est intéressante. En effet, ce serait la réaction de la plupart d'entre nous en cas de crise, à mon humble avis. Il est difficile d'admettre que des gens puissent souffrir inutilement et plusieurs d'entre nous préfèrent attribuer leur sort à la volonté de Dieu ou à une notion semblable; le Karma. C'est effectivement dans la Nature Humaine que de chercher une explication là où il n'y en a pas toujours. Cette idée a permis à beaucoup de gens de se rassurer sur des situations semblables. Elle reflète également bien les croyances de l'époque, où la religion était omniprésente, et les pensées des gens qui ont du subir cette fameuse peste. C'est ce qui m'a plu.* J'ai aimé l'idée antagoniste à la première qui était que le mal n'était pas une punition collective, mais plutôt un scandale. Cette idée est, selon moi, une preuve de courage, puisqu'elle évoque la révolte et l'indépendance de l'homme par rapport à Dieu. Elle offrait un point de vue différent, celui des non-chrétiens. Cette idée est intéressante, car elle montre une autre façon de traiter les événements à laquelle je ne suis pas particulièrement familière. En effet, je suis plutôt du genre à chercher des explications rationnelles à toutes situations. Peut-être devrais-je cesser de tout vouloir expliquer et m'en tenir aux faits réels?***

Chaque être humain est vraiment un monde, dans toute sa complexité et son originalité. Ainsi, nous passons notre existence à penser que rien de mal ne peut vraiment nous arriver. Bien sûr, nous sommes conscients de l'existence de certains dangers et nous faisons attention, mais, comme démontre Camus par sa phrase célèbre : « La bêtise insiste toujours, on s'en apercevrait si l'on ne pensait pas toujours à soi », nous oublions la fragilité de la vie et nous vivons comme des êtres immortels. Ainsi, le mal est partout et détruit beaucoup de vies. Aussi, on en entend parler tout le temps, mais cela reste vague dans notre imaginaire puisqu'on ne le comprend jamais vraiment avant de le connaître.***

« Il y a eu dans le monde autant de pestes que de guerres. Et pourtant pestes et guerres trouvent toujours les gens aussi dépourvus. »**

Cette idée, exprimée par le narrateur, démontre tout le côté dévastateur des catastrophes comme la peste. Elle démontre que de telles tragédies sont si violentes, si cruelles, qu'on a peine à en réaliser l'horreur en temps normal: c'est seulement lorsqu'elles arrivent qu'on les voit pleinement. Malgré les expériences du passé,

l'humanité ne semble tout simplement pas apprendre de ses erreurs et la tragédie demeure toujours aussi grande. C'est une idée pouvant sembler un peu déprimante, mais qui représente bien ce qui fait d'une catastrophe une catastrophe: quelque chose d'imprévisible, même si des événements similaires sont déjà survenus. C'est un puissant regard sur l'humain face aux tragédies.

« Mais le bien public est fait du bonheur de chacun. »**

Cette idée est celle de Rambert au tout début du roman. Au moment où il déclare cette pensée à Rieux, il vient d'apprendre qu'il ne peut pas quitter la ville, même s'il n'en est pas citoyen. Il vient donc demander au docteur un papier certifiant qu'il n'a pas la peste. Or, par honnêteté professionnelle, le médecin ne peut lui signer un tel certificat de décharge, ce qui lui attire les foudres de Rambert. Ce dernier soutient alors que « [...] le bien public est fait du bonheur de chacun », ce qui me semble être une idée assez intéressante. Elle me semble à la fois très individualiste, puisqu'elle privilégie le bonheur personnel plutôt que collectif, mais en même temps, une société composée de personnes heureuses ne serait-elle pas plus productive et plus altruiste ?

Observations sur des valeurs

Le plaisir*

Cette valeur se manifeste lorsque les habitants d'Oran, piégés dans leur propre ville, décident de dépenser et de s'amuser pour mieux oublier. Cette valeur fait passer le plaisir avant tout et implique l'oubli de ses malheurs et en général de ce qui déplaît. Je ne peux pas dire que j'adhère à cette valeur car je tiens beaucoup à être pleinement consciente de ce qui se passe autour de moi. Cependant, elle semble populaire dans notre société actuelle.

La liberté

Suffoqué par cette ville et inquiet de l'avenir de cette maladie, Rambert décide qu'il doit partir de la zone de quarantaine. Comme journaliste, Rambert est habitué à voyager, mais il n'est certainement pas habitué à être prisonnier d'une ville. On peut voir que le personnage de Rambert veut sortir d'Oran à tout prix. Il décide au début de demander à Rieux un papier médical prouvant qu'il n'a pas la peste, mais en voyant que cette idée ne fonctionnera pas, il décide de s'enfuir. En plus d'être dans une étrange situation, Rambert est privé de sa bien aimée et est prêt à tout pour la revoir le plus vite possible. La liberté, tout comme l'amour pour sa femme, est une bonne valeur. Les gens prônant la liberté désirent des droits, ils désirent ne pas être restreint dans leurs actions.

La solidarité

C'est une valeur qui consiste à réunir plusieurs personnes, qui pousse les personnes à s'entraider. C'est de penser en tant que groupe et non à soi-même, avoir une dépendance mutuelle. La solidarité c'est quand plusieurs personnes ont les mêmes intérêts et veulent les défendre ensemble et dans ce cas-ci c'est la peste qui les insiste à être solidaire. En étant solidaire, on s'engage à défendre et protéger nos "semblables" ou notre groupe contre n'importe quoi. C'est une valeur qui est très importante pour moi, car ayant un frère, je pense qu'être solidaire est l'une des meilleures formes d'amour qu'on peut éprouver. En étant solidaire, on se repose sur quelqu'un, mais les personnes se reposent aussi sur toi, c'est réciproque.

Le dévouement pour le bien de tous***

Dans le roman, le docteur Rieux incarne à merveille cette valeur. C'est une valeur admirable qui devrait faire partie de chaque individu. Bien entendu, cela comporte des sacrifices. Tout comme le docteur pendant la peste, il arrive que quelqu'un possédant cette valeur doive sacrifier son bonheur individuel pour travailler au bien commun. C'est une valeur très importante pour moi qui souhaite devenir médecin afin de pouvoir aider les gens à avoir un minimum de bonheur au travers des épreuves les plus difficiles de leur vie telles la maladie et le cancer. Étant de nature sensible à l'injustice, il est important pour moi de lutter pour essayer de remédier à ces inégalités afin de rendre un maximum de gens heureux.

Le bonheur***

Le bonheur est, je crois, une valeur à laquelle tout le monde aspire. En effet, il s'agit d'une valeur faisant partie de la nature humaine, l'humain étant toujours à la recherche d'expérience lui procurant le plus de bonheur. Toutefois, la valeur du bonheur apporte un dilemme. Être heureux c'est important, mais à quel prix? En effet, vaut-il la peine d'être heureux sachant qu'on est le seul à être heureux, et sans avoir essayé de faire quelque chose pour aider les autres? C'est ce que réalise le journaliste Rambert au cours du roman. Il découvre, en effet, qu'un bonheur collectif vaut beaucoup plus qu'un bonheur individuel. Je crois que les événements comme les épidémies qui perdurent ont le don d'éliminer l'individualisme chez beaucoup de gens. J'aime bien la valeur du bonheur collectif. Je crois que plus on rend les gens autour de nous heureux, et plus on est heureux soi-même.

La foi : « Quand l'innocence a les yeux crevés, un chrétien doit perdre la foi ou accepter d'avoir les yeux crevés. »**

Cette citation aborde le côté plus religieux de la peste, puisqu'elle force les croyants à reconsidérer leurs convictions. Effectivement, un chrétien qui voit la maladie s'attaquer à un innocent doit se questionner quant au pouvoir ou à la volonté de Dieu. Face à un dilemme aussi important que la foi, le chrétien peut soit tout accepter, sans comprendre les desseins divins, soit tout nier pour éviter de détester Dieu.

Observations sur la langue

« Le soleil pompait les flaques des dernières averses ».

Cette image signifie que la chaleur du soleil faisait évaporer les flaques d'eau. C'est une image qui m'a intéressé par sa beauté et pas sa simplicité. Un simple mot change une description en une image, il suffit simplement de remplacer "pompait" par "asséchait" que le tout aurait été moins beau même s'il aurait décrit la même situation.

« Des êtres que liaient l'intelligence, le cœur et la chair, en furent réduits à chercher les signes de cette communion ancienne dans les majuscules d'une dépêche de dix mots. »***

Cette phrase réfère aux télégrammes qu'étaient forcés de s'échanger les amants séparés lors de l'isolement de la ville. Elle évoque la faiblesse de quelques mots pour révéler ses vrais sentiments et témoigner de son amour, idée très actuelle dans notre ère de "je t'aime" échangés par messages texte. Des sentiments aussi forts ne peuvent tout simplement pas s'exprimer par des petits mots avec aussi peu de substance.

« [...], sous le couvercle du ciel [...] »***

Cette phrase est intéressante, car plutôt que d'utiliser l'expression "sous le ciel", Camus utilise "sous le couvercle du ciel". Il utilise cette phrase lorsque la ville est fermée pour illustrer le sentiment d'emprisonnement que vivent les citoyens d'Oran. Dans cette phrase on sent que tout se referme autour des habitants d'Oran. Il est fascinant de voir comment l'addition d'un seul mot peut donner un nouveau sens à une phrase pour mieux illustrer une réalité.

« Cette forme humaine qui lui avait été si proche, percée maintenant de coups d'épieu, brûlée par un mal surhumain, tordue par tous les vents haineux du ciel, s'immergeait à ses yeux dans les eaux de la peste et il ne pouvait rien contre ce naufrage. »***

Cet extrait m'émeut particulièrement, puisqu'il décrit la torture de Tarrou avec un tel réalisme et d'une façon si imagée qu'il me vient facilement une image (horrible) en tête. L'auteur s'est servi de plusieurs métaphores, par exemple « [...] tordue par tous les vents haineux du ciel [...] » et de deux hyperboles, dont « [...] un mal surhumain [...] ». En étant aussi imagé dans ses descriptions, Camus permet à son lectorat de s'immerger dans la douleur du personnage et de s'imaginer plus facilement ce que ressentent les pestiférés.